



HARPER ST. GEORGE

Une héritière si romanesque

JEUNES FILLES À MARIER

J'AI
LU
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Une héritière si romanesque

Aux Éditions J'ai lu

JEUNES FILLES À MARIER

1 - Une riche héritière

N° 13297

HARPER
ST. GEORGE

JEUNES FILLES À MARIER - 2

Une héritière
si romanesque

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Agathe Nabet*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

THE DEVIL AND THE HEIRESS

Éditeur original

A Jove Book

Published by Berkley

An imprint of Penguin Random House LLC

© Harper Nieh, 2021

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2022

*À mes parents,
pour avoir encouragé mon amour
de la lecture et de l'écriture
tout au long de ma vie.
Je vous aime.*

1

Lord Lucifer ne lui convenait absolument pas, tant du fait de sa propension à la débauche que de son dédain pour ceux qu'il jugeait inférieurs. Cela ne protégeait cependant pas l'héritière de la fascination qu'il exerçait sur elle.

V. LENNOX,
La Saison d'une Américaine à Londres

Londres, mai 1875

— Faites-moi plaisir, milord, et expliquez-moi pour quelles raisons vous souhaitez épouser ma fille.

L'industriel américain Griswold Crenshaw était assis derrière son imposant bureau d'acajou, les mains croisées avec arrogance sur le ventre, un cigare coincé entre les dents, le regard condescendant. Il avait l'attitude d'un homme certain d'avoir l'avantage dans le cadre d'une négociation.

Et que ce maudit imbécile ait raison était agaçant.

Christian Halston, comte de Leigh, était habitué aux privilèges. Ce qui signifiait qu'il n'était

jamais tenu de répondre aux questions ni d'en poser souvent. Les informations lui étaient offertes, tel un tribut enveloppé de papier doré. Aussi privilégié soit-il, un homme avisé sait toutefois qu'à l'occasion, un peu d'humilité ne nuit pas, du moins le prétendait-on. Il s'appliqua à desserrer les mâchoires.

— Il me semble que cela va de soi. Mlle Crenshaw est...

Crenshaw se pencha en avant et ôta son cigare de sa bouche.

— Belle. Cultivée. Raffinée. Pardonnez-moi, milord, mais je connais ma fille et je suis conscient de ses nombreuses qualités. Je vous demande dans quel intérêt vous souhaitez obtenir sa main.

La séance d'humilité n'était apparemment pas terminée. Ce qui n'avait rien de déraisonnable quand on négociait la fille d'un riche Américain, supposait Christian. À dire vrai, la saison londonienne lui était toujours apparue comme le rituel le plus inepte imposé à l'homme moderne. Ces bavardages et ces flatteries hypocrites pour ramener une épouse à la maison alors que l'affaire aurait pu être expédiée en moins d'une semaine si chacun s'était montré honnête. Christian apprécia que Crenshaw préfère la vérité. Il était disposé à la lui offrir.

— C'est sa fortune qui m'intéresse.

Crenshaw afficha un grand sourire et le cuir couleur sang de bœuf de son fauteuil crissa quand il s'y adossa, mettant les ressorts à rude épreuve.

— Voilà qui est mieux.

Le liquide ambré tournoya dans son verre quand il le souleva, invitant Christian à faire de même

avec le sien. Christian s'exécuta et laissa l'alcool rouler sur sa langue.

— Pourquoi avez-vous besoin de fonds, milord ? Des dettes ?

L'Américain avait demandé cela d'un ton qui laissait entendre que rien ne l'obligeait à l'appeler *milord*. Christian se demanda s'il avait seulement envie d'avoir un tel homme pour beau-père. La réponse était non, sacrebleu ! Il ferma les yeux et songea à Violet. La belle Violet aux cheveux sombres, à la peau laiteuse, aux doux yeux bruns, et à la montagne d'argent qui allait avec. Allons, il pouvait bien faire cette concession. Crenshaw retournerait de l'autre côté de l'océan un jour ou l'autre.

— Pas de dettes, non.

Celles-ci avaient été réglées quand Christian avait hérité de son titre, à l'âge de douze ans. Après avoir découvert que son père avait laissé ses quelques économies à sa maîtresse et aux enfants qu'il avait eus d'elle, Christian s'était empressé de vendre tout ce qui pouvait l'être et ne l'avait jamais regretté. Cela avait suffi à couvrir les dettes de son père. Pour l'heure, le Montague Club – qu'il avait ouvert avec son demi-frère, Jacob Thorne, et son meilleur ami, le duc de Rothschild – lui permettait de vivre confortablement.

Les sourcils de Crenshaw remontèrent sur son front.

— C'est étonnant. On m'avait laissé entendre que les aristocrates tels que vous étiez pour la plupart... insolubles.

Christian réprima un mouvement d'humeur. L'homme était certes en droit de le croire, d'autant que c'était en partie vrai. Presque tous les

aristocrates célibataires de Londres étaient venus solliciter la main d'une de ses filles. Le duc de Rothschild avait du reste déjà réussi à piéger l'aînée, bien que leurs fiançailles n'aient pas encore été officiellement annoncées.

— J'ai comblé plusieurs années d'arriérés après être entré en possession de mon héritage. Amberley Park, le domaine familial du Sussex, et ma résidence de Belgravia tiennent encore debout.

Ces vénérables demeures auraient cependant eu grand besoin de réparations car les loyers du domaine d'Amberley Park couvraient à peine les frais de leur entretien.

— Ma foi, c'est admirable, dit Crenshaw. Puis-je savoir à quel usage vous destinez ces fonds ?

— Je possède un petit domaine en Écosse. Blythkirk. Je le tiens de ma mère et il a une valeur sentimentale. Il a malheureusement subi un incendie dernièrement et aurait grand besoin d'être remis en état.

Des années de pratique lui avaient permis de s'exprimer d'un ton détaché. Un ton qui ne laissait pas deviner que cette maison avait été son refuge contre un père qui prenait un malin plaisir à faire de sa vie un enfer. Et que la perspective de perdre ce lieu avait ouvert en lui un puits de souffrance qu'il se refusait à affronter.

L'Américain sourit comme s'il ne parvenait pas à croire que l'envie de sauvegarder un domaine suffise à l'inciter au mariage.

— La dot de ma fille permettra de faire bien plus que cela, milord.

— En effet, opina Christian. Et je suis certain d'en faire bon usage. Sans être insolvable, mon domaine ancestral, Amberley Park, épuise mes

revenus. Des améliorations sont nécessaires là aussi. J'aimerais par ailleurs me livrer à certains investissements. J'ai des intérêts en jeu à...

— Je vous arrête tout de suite, milord. Vous n'êtes pas sans savoir que je suis un homme d'industrie. En tant que tel, je ne saurais me contenter de trouver un époux convenable pour ma fille. Ce que je cherche, c'est un parti qui soit utile aux Aciéries Crenshaw. Et pour être franc, les prétendants ne manquent pas.

Christian dévisagea l'Américain. N'ayant jamais envisagé de se marier avant l'incendie de Blythkirk, il n'était guère coutumier des règles de négociations matrimoniales. Il était cependant à peu près certain que les intérêts de la promise devraient au moins l'emporter sur ceux d'une entreprise.

— Si je comprends bien, vous cherchez un candidat susceptible de s'associer profitablement aux Aciéries Crenshaw ?

— C'est cela. L'idéal serait un gentleman qui reçoive l'approbation de notre Violet, bien sûr, mais qui représente également une opportunité d'expansion pour les Aciéries Crenshaw. Maintenant que nous sommes sur le point de nous développer en Angleterre, le monde entier nous est ouvert.

Il mima d'un geste l'ouverture d'un portail imaginaire, le regard étincelant de convoitise.

— Quelqu'un comme Rothschild.

Christian savait que la raison principale pour laquelle Crenshaw avait encouragé et même sollicité l'intérêt de Rothschild tenait à son titre et aux portes que celui-ci lui ouvrirait au Parlement. Être apparenté à un duc disposé à parler en sa faveur

offrirait aux Acéries Crenshaw le marché de tout le réseau des chemins de fer de l'Inde.

L'industriel étrécit les yeux. Personne, en dehors de la famille, n'était censé savoir que Rothschild avait suivi leur fille aînée, Augusta, en Amérique. Mais Christian avait escorté son ami quand celui-ci s'était présenté à Grosvenor's Square pour demander sa main... et qu'il avait appris que sa bien-aimée s'apprêtait à appareiller. Il l'avait rejointe à Liverpool et avait réussi à s'embarquer sur le même bateau qu'elle. Le navire était en mer et personne ne savait avec certitude comment les choses avaient tourné. Christian ne doutait toutefois pas que le couple se marierait très prochainement.

— Oui, comme le duc.

— Je siège à la Chambre des lords, dit Christian malgré le nœud au creux de son ventre.

Il n'aimait pas la direction que prenait cette conversation. Crenshaw était un homme avisé. Son accès au Parlement désormais garanti, il chercherait un nouvel appui.

— Bien sûr, milord, et cela a son importance.

Sa voix avait pris un accent consolateur. Christian sentit ses poils se hérissier sur sa nuque. Il était sur le point d'être éconduit.

— Nous sommes très flattés par votre intérêt.

— Mais vous avez reçu une autre offre.

Meilleure. Christian serra les dents au point d'avoir mal. Il n'avait pas l'intention de perdre Violet au profit d'un autre homme. Elle l'avait fasciné dès leur première rencontre. Les circonstances lui imposaient de se marier et ce serait avec elle.

S'il n'avait eu une telle habitude des négociations tendues, Crenshaw aurait fait la grimace, devina Christian. En effet, les coins de sa bouche

s'étaient légèrement affaissés et son regard avait perdu de son éclat.

— Rien n'est encore conclu, mais on m'a soumis une proposition très tentante, en effet.

— De qui s'agit-il ?

— Je ne peux rien révéler en l'état actuel des choses.

Christian fouilla dans sa mémoire, tâchant de se souvenir de tous les gentlemen qui avaient remarqué Violet au cours des différents bals auxquels elle avait assisté. La liste était presque infinie, car la jeune fille était belle, en plus d'être une héritière. C'était sa sœur aînée, Augusta, qui aurait dû retenir toute l'attention, et du reste, elle avait eu son lot d'admirateurs, mais c'était Violet qui avait suscité le plus d'intérêt. Cela tenait en partie à l'efficacité de Mme Crenshaw, qui avait veillé à ce que sa fille cadette assiste à tous les événements mondains. Cela tenait aussi au fait que tout le monde savait qu'Augusta était un bas-bleu, plus intéressée par la bonne marche de l'entreprise familiale que par le mariage. Elle avait d'ailleurs déclaré publiquement que se marier ne faisait pas partie de ses projets à court terme. Jusqu'à ce que Rothschild vienne changer la donne.

Violet, elle, était plus raffinée, plus proche de ce qu'on attendait d'une épouse d'aristocrate. Un feu couvait cependant sous la façade irréprochable. Une façade qui incitait la plupart à penser qu'elle se montrerait docile. Christian savait qu'elle ne le serait pas, mais il la désirait quand même. Peut-être même pour cette raison. Il aimait cette façon qu'elle avait de soutenir son regard au lieu de baisser pudiquement les yeux. Elle n'hésiterait

pas à le défier, et quitte à affronter une épouse au quotidien, autant qu'elle ait du caractère.

— Que vous a-t-il promis ?

Crenshaw poussa un soupir exagéré, comme s'il ne souhaitait pas en dire davantage mais qu'on ne lui laissait pas le choix. Il afficha le genre de sourire destiné à apaiser son interlocuteur.

— Des droits miniers.

Une des nombreuses choses que Christian n'avait pas à offrir.

— Vous êtes donc disposé à céder votre fille pour des droits miniers ?

Le sourire resta en place, mais se refroidit si brusquement qu'il se figea.

— Vous aimeriez que je la cède pour moins.

La réplique était imparable.

— J'aimerais que vous lui soumettiez toutes les options et lui permettiez de choisir.

— Vous pensez être le meilleur choix, milord ?

— Naturellement. Je suis conscient d'avoir une certaine réputation. Des rumeurs vous seront sans doute parvenues.

Femmes. Déviances sexuelles. Bagarres violentes et débauches en tout genre. Christian scruta attentivement Crenshaw, curieux de sa réaction face à son audace d'aborder un tel sujet. L'industriel n'en afficha aucune. Il était décidément très doué dans sa partie.

— Je parle des femmes, explicita Christian.

Crenshaw eut un bref hochement de tête.

— Les femmes sont des créatures parfois excessives. Je n'accorde pas grand crédit à leurs réactions.

— Je peux malgré tout vous assurer que les rumeurs sont exagérées.

Le bruit courait par exemple que c'était un mari jaloux qui lui avait brisé la jambe. Qu'il s'était fait piéger par ledit mari, dans une ruelle sombre – comme s'il avait pu se montrer aussi négligent !

— Soyez certain que je ne mettrais jamais votre fille en danger.

— Je ne me soucie pas de votre fidélité. Violet apprendra que la vie personnelle d'un époux ne regarde que lui.

— Vous n'êtes donc motivé que par l'appât du gain ?

Les mots lui laissèrent un goût amer sur la langue.

Crenshaw rit, se leva et posa son cigare sur le bord d'un cendrier de cristal.

— Je veillerai à garder votre proposition à l'esprit.

Ce qui voulait dire qu'il ne le ferait pas.

Bon sang. Christian n'avait aucun moyen de contrer une proposition d'affaires alors qu'il était venu seulement armé de son titre, de son charme et de son admiration pour la fille de l'industriel. Il avait cru, à tort, que le besoin de faire affaire qui accompagnait le mariage serait caduc, maintenant que l'union de la fille aînée était assurée.

Christian se leva et attendit que le prévisible élancement de douleur qui lui traversa la cheville soit passé avant de saisir sa canne et de suivre Crenshaw jusqu'à la porte.

— Dites-moi au moins qui je devrai féliciter d'avoir obtenu sa main.

Crenshaw inclina la tête de côté.

— Je ne peux pas le dire.

La main de Christian se crispa sur le pommeau d'argent de sa canne en forme de tête de faucon,

mais il s'efforça de garder un ton désinvolte pour riposter :

— Vous ne pouvez pas le dire ?

— Très bien, lâcha Crenshaw, souriant comme un gamin qui vient de se goinfrer de friandises. Je me contenterai de vous dire que cet été, vous pourrez rendre visite à ma fille bien-aimée dans le Devon.

Ware. Le teint blême, fragile. C'était forcément lui. Le siège de sa famille était dans le Devon et Christian l'avait vu plus d'une fois rôder autour des sœurs Crenshaw. Cette demi-portion, qui devait avoir du mal à rester debout quand le vent soufflait, ne ferait pas le poids face à un prétendant en colère bien décidé à obtenir la main de Violet. Malheureusement, ce ne serait pas un combat à mains nues qui se chargerait de les départager. Ce qui était fort dommage.

Et pour ajouter l'insulte à l'offense, Ware n'était que vicomte.

— Je n'y manquerai pas.

Christian souhaita une bonne journée à Crenshaw et regagna l'escalier principal en s'appliquant à ne pas donner l'impression qu'il venait d'être éconduit par un homme dont les ancêtres n'étaient que des canailles et des voleurs. Il ne doutait pas un instant d'être un bien meilleur parti pour Violet Crenshaw et le fait que son manque de ressources soit la seule chose qui empêchât la jeune fille d'être sienne l'irritait profondément.

Ware n'était qu'une limace. Il ne saurait pas quoi faire d'une femme comme elle. Il la garderait dans son domaine, à l'abri des regards, redoutant à juste titre qu'un autre homme ne la lui prenne.

Christian, lui, aurait à cœur d'exhiber fièrement Violet. Il l'autoriserait à donner autant de fêtes et à assister à autant de spectacles qu'elle le souhaiterait. Elle pourrait danser, flirter et faire tout ce qui était socialement acceptable pour une jeune mariée, mais elle serait à lui, et aucun homme ne serait assez idiot pour outrepasser ses droits. La réputation qu'il s'était forgée à l'aide de ses poings jouerait en sa faveur.

Sa vieille blessure à la jambe l'élançait par temps froid et humide, sinon, ce n'était qu'un inconvénient mineur qui le faisait à peine boiter. S'il préférait se munir d'une canne, c'était parce que la station debout prolongée se révélait pénible, de même que la marche sur terrain accidenté. Les escaliers étaient un autre problème. Il avait beau faire, il n'arrivait pas à les gravir aussi vite qu'il aurait voulu et devait utiliser la rampe. Aujourd'hui, cependant, il apprécia la lenteur imposée par sa vieille blessure tandis qu'il descendait les marches, car elle lui permit de prêter attention à la voix la plus belle et la plus envoûtante qu'il ait jamais entendue. Ce qui dissipa instantanément sa colère.

Il reconnut immédiatement la voix légèrement rocailleuse de Violet. Même à travers une porte close. Un délicieux frisson courut sur sa peau et le long de sa colonne vertébrale. Quand il parvint au bas des marches, le chant avait cessé, remplacé par des applaudissements discrets. Violet parla, mais il ne put distinguer les mots. Un rire suivit. La porte du salon de musique s'ouvrit, livrant passage à une servante pressée qui laissa le battant entrebâillé.

Un homme respectueux des convenances aurait poursuivi son chemin. Les gloussements en provenance de la pièce lui auraient tiré un sourire et il se serait hâté d'aller à son rendez-vous suivant. Mais tout le monde savait que Christian n'était pas un homme respectueux des convenances. Il avait même la fâcheuse réputation d'être porté sur les plaisirs les plus indécents.

Il s'arrêta devant la porte entrouverte, captivé par un tourbillon d'étoffe jaune pâle et une chevelure sombre relevée en chignon qui passa rapidement dans son champ de vision. Le visage de la femme lui était resté caché, mais comme pour sa voix, il sut que c'était Violet. Elle frappa dans ses mains pour inciter ses invitées – des débutantes du même âge qu'elle – à accorder leur attention à la chanteuse suivante. D'où il était, Christian ne voyait pas la pauvre fille qui se mit à chanter, mais sa voix était atrocement haut perchée. Et qu'elle se produise juste après Violet lui aurait sans doute inspiré de la pitié si Violet n'était pas venue se placer dans sa ligne de mire. Il lui suffit alors de poser les yeux sur elle pour que tout le reste cesse d'exister.

De profil, son nez semblait un peu fort pour ses traits délicats et sa bouche trop grande, cependant, pris ensemble, ils s'harmonisaient parfaitement. La façon dont son pied battait la mesure le fit sourire parce que c'était parfaitement inconvenant. Le bas de sa robe virevoltait quand la pointe de son soulier se soulevait en rythme. Le regard de Christian remonta jusqu'au corsage jaune pâle qui moulait sa poitrine et s'achevait par un col plissé. Alors qu'il continuait son inspection, son cœur

faillit manquer un battement quand un regard aussi sombre qu'irrité croisa le sien.

La bouche de Violet formait un pli mécontent.

Il l'avait rencontrée deux fois. La première, au cours d'un bal où on les avait présentés et où ils avaient échangé des politesses. Il avait été séduit par son charme et son allure. La deuxième, quelques jours plus tôt, quand il était venu dans cette même maison en compagnie de son ami Rothschild qui s'efforçait de reconquérir sa sœur aînée. Ils avaient alors échangé quelques mots. Des mots peu aimables.

— Et vous ? lui avait-elle dit dans ce même hall d'entrée. Que faites-vous ici ?

— J'aime les feux d'artifice, avait-il répondu.

Il supposa qu'elle avait l'intention de renouveler cet échange quand elle se dirigea vers lui. La main sur la poignée de la porte, elle jeta un coup d'œil dans le hall, nota qu'un valet était en faction avant de s'autoriser à regarder Christian.

— Lord Leigh, dit-elle d'une voix basse qui lui chatouilla plaisamment l'oreille.

Elle haussa un de ses délicats sourcils, sortit de la pièce et referma la porte derrière elle.

— Quelle surprise de vous revoir ici.

— Mademoiselle Crenshaw, la salua-t-il en inclinant la tête. Il semblerait que je sois incapable de rester loin de vous très longtemps.

Il la taquinait pour le seul plaisir de la voir rosir. L'agacement fit étinceler les yeux de Violet.

— Quelle chance nous avons, milord, dit-elle d'un ton qui contredisait ses paroles.

Elle ne dédaignait pas de faire connaître ses sentiments, même si elle était assez raffinée pour les exprimer en termes polis. Cela faisait des années

que Christian n'avait pas ressenti cette étincelle d'intérêt en parlant à une femme. Il eut beau faire, il ne put s'empêcher de rire.

Violet le fusilla du regard.

— Vous trouvez cela amusant ?

— Je me disais juste que nos rencontres me plaisent beaucoup.

Elle eut la bonne grâce de rougir quand, à n'en pas douter, la colère qu'elle avait manifestée dans ce même hall lui revint en mémoire. Elle avait cru, à tort, que Rothschild avait été infidèle à sa sœur et n'avait pas caché sa déception. Au lieu de plaider la cause de Rothschild, comme tout ami se doit de le faire, Christian avait provoqué la jeune fille.

Il la vit déglutir.

— Désirez-vous quelque chose, milord ? s'enquit-elle.

Vous. Tout entière.

— Je partais après m'être entretenu avec votre père, répondit-il.

— Ah, dans ce cas, je m'en voudrais de vous retenir.

Les volutes d'un feu ambré étincelèrent dans les profondeurs de ses yeux bruns. Non, décida-t-il à cet instant précis, Ware ne l'aurait pas. Violet Crenshaw était trop bien pour lui et ses semblables.

— Bonne journée, mademoiselle Crenshaw, dit-il en inclinant la tête.

— Bonne journée, milord.

Elle rouvrit la porte et retourna dans le salon de musique.

Il traversa le hall, conscient du poids de son regard dans son dos, alors qu'il avait cru qu'elle

refermerait aussitôt le battant. Au moment où le valet lui ouvrait la porte d'entrée, Christian jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Ce qu'il lut dans le regard de Violet reflétait une indéniable attirance.

Elle rougit en voyant qu'il l'avait surprise et referma vivement la porte.

Il fixa le panneau de bois laqué l'espace de quelques battements de cœur – il le sut parce qu'il les compta. Parler avec elle produisait toujours cet effet-là ; il avait davantage conscience de lui-même et moins de ce qui l'entourait. Il était heureux d'être venu demander sa main ; ses efforts n'avaient pas été suffisants, mais ils finiraient par se révéler payants.

Le valet émit une sorte de tousotement. Alors qu'il regagnait sa voiture, Christian décida qu'il se passerait de l'avis de ses parents pour obtenir la main de Violet. Ces derniers étant mal disposés à son égard, mieux valait approcher directement l'intéressée. La tâche ne serait guère aisée vu l'impression défavorable qu'elle avait eue de lui, mais il se savait capable de la mener à bien. Il lui suffirait de découvrir ce que son cœur désirait secrètement et de le lui offrir.

Alors, elle lui appartiendrait.

2

Rose Hamilton était à Londres pour une seule et unique raison : profiter de la saison. Le nombre d'époux potentiels que ses parents lui présenteraient n'y changerait rien. Ce fut peut-être cette incompréhension de sa propre nature qui l'amena à baisser la garde.

V. LENNOX,
La Saison d'une Américaine à Londres

Le lendemain matin, Violet s'assit à la table de la salle à manger qui donnait sur le jardin pour y prendre seule son petit déjeuner. Sa mère était encore dans sa chambre et son père, qui avait gardé ses habitudes de travail de Manhattan et se levait à l'aube, était déjà dans son bureau depuis plusieurs heures. Violet s'en moquait. Elle appréciait cette solitude matinale. Ces derniers temps, des matinées comme celle-ci étaient parmi les rares moments qu'elle pouvait consacrer à l'écriture.

La vue sur le jardin entouré de murs, à l'arrière de la résidence qu'ils occupaient dans le quartier de Mayfair, était aussi plaisante que la salle à manger elle-même. Le temps d'une brève

éclaircie, un rayon de soleil filtra à travers les carreaux, projetant un halo doré sur la table et les papiers étalés devant elle – son deuxième manuscrit, qu'elle espérait publier sous le nom de V. Lennox, Lennox étant le nom de jeune fille de sa mère. Le nom d'un personnage figurait en haut de chaque page, suivi d'une liste de caractéristiques. Ces personnages étaient inspirés des gens qu'elle avait rencontrés à Londres. Elle en avait créé six, ce qui était suffisant car elle n'en était qu'au quatrième chapitre, mais elle allait avoir besoin de deux gentlemen supplémentaires pour une scène de bal. Elle avait cependant beaucoup de mal à créer des personnages qui ne soient pas... disons... calqués sur le même modèle. Les gentlemen qu'elle rencontrait différaient les uns des autres par leurs besoins et leurs désirs, mais elle ne les connaissait que superficiellement et n'avait pas encore eu l'occasion de creuser et de découvrir qui ils étaient vraiment. Le problème venait de ce qu'elle ne les rencontrait qu'à des bals et à des soirées où tous avaient à cœur de se montrer sous leur meilleur jour.

Elle sélectionna les deux feuilles consacrées aux personnages basés sur sa chère amie Camille, la duchesse de Hereford, et Hereford lui-même. Dans son livre, ils s'appelaient le duc et la duchesse de Helford. Elle avait fait de la duchesse un personnage tragique, mariée de force par ses parents à un homme plus âgé, et du duc, un coureur de dot qui traitait sa femme en belle-fille rebelle plutôt qu'en épouse chérie. Les personnages étaient si proches de leurs modèles que Violet avait souffert en écrivant sur eux. Elle devait absolument leur trouver un autre patronyme, plus éloigné de

leur vrai nom. Elle griffonna une note pour elle-même sur la fiche d'Helford.

Les autres personnages s'inspiraient d'un couple d'âge mûr. Snobs et certains de leur influence sur leur petit sérail, les Ashcroft représentaient tout ce que Violet en était venue à attendre de la vieille noblesse anglaise, mais ils s'étaient aussi montrés aimables et accueillants avec sa famille. Comme il s'agissait d'amis de ses parents, elle avait transformé radicalement leur nom en lord et lady Garfield.

Elle les écarta et souleva les deux derniers feuillets : son héritière américaine et son prétendant anglais. Lord Lucifer, tel était le nom qu'elle avait donné à lord Leigh. Un sourire lui incurva irrésistiblement les lèvres quand elle parcourut la liste de ses attributs. Arrogant et titré, il était le mal incarné. Les rumeurs qu'elle avait entendues à son sujet s'accordaient à dépeindre un homme qui se noyait dans les plaisirs sensuels : femmes, jeu, boisson (et la liste ne se limitait sans doute pas à cela). Le duc de Rothschild et lui possédaient un club qui abritait toutes sortes d'activités illicites. Elle ne percevait toutefois pas que de l'hédonisme chez lui. Il y avait quelque chose de dangereux en lui qu'elle ne parvenait pas tout à fait à cerner. Comme elle s'estimait capable de juger du caractère d'une personne en l'espace de quelques minutes, cela suffisait à le rendre fascinant. Qu'il soit diablement beau ne gâtait rien. Chevelure sombre, yeux gris clair et pommettes tellement ciselées qu'elles auraient pu couper du verre. S'il avait daigné venir sur terre, Lucifer en personne n'aurait pas hésité à prendre son apparence.

Elle repensa à la façon dont il l'avait regardée, la veille, alors qu'elle était dans le salon de musique, et un délicieux frisson courut le long de son dos. Il la trouvait désirable. Elle n'encouragerait jamais ses avances parce qu'elle était déjà fiancée et que son côté dangereux associé à son goût pour la débauche l'éliminait d'emblée, mais elle s'était néanmoins sentie flattée. Lord Leigh était... envoûtant.

On frappa discrètement à la porte et un valet apparut sur le seuil.

— Oui ? dit-elle en s'empressant d'arranger ses papiers de façon à l'empêcher de les lire.

Si ce roman était publié un jour, il faudrait qu'il le soit anonymement si elle voulait conserver des relations pacifiques avec ses parents.

— On vient d'apporter ceci pour vous, par porteur spécial.

Il vint poser l'enveloppe sur la table, à côté de son scone à la confiture de fraises et à la crème, un petit plaisir qu'elle trouvait dommage de cantonner à la seule cérémonie du thé.

Elle reconnut l'écriture avant même de voir le nom de l'expéditeur – Theodore Sutherland. Teddy répondait enfin à ses appels à l'aide ! Si sa réponse arrivait trop tard, elle n'en fut pas moins heureuse de la recevoir.

— Merci, dit-elle au valet qui inclina la tête et sortit.

Sa famille et elle étaient arrivées à Londres pour la saison un mois plus tôt. Violet et sa sœur, Augusta, avaient naïvement cru qu'elles étaient là pour rendre visite à leur amie de New York, Camille, depuis peu duchesse de Hereford, et assister aux événements mondains de la capitale.

Elles n'avaient pas imaginé une seconde que leurs parents projetaient secrètement de marier l'une d'elles à un aristocrate anglais.

L'argent des Crenshaw étant considéré comme trop récemment acquis par les vieilles familles new-yorkaises, ils étaient souvent pris de haut dans les salles de bal de la Cinquième Avenue. Un duc dans la famille changerait tout. Les parents de Violet avaient d'abord songé à elle pour épouser le duc de Rothschild, mais ce dernier lui avait préféré Augusta. Personne n'avait été davantage surpris que Violet quand sa sœur aînée, uniquement soucieuse de la bonne marche de l'entreprise familiale, était tombée amoureuse du duc.

Affolée le jour où sa mère lui avait soumis son projet de mariage, Violet avait aussitôt adressé un télégramme, suivi d'une lettre, à Teddy, le jeune homme qu'elle avait l'intention d'épouser. Certes, la famille du garçon était originaire de Saint-Louis et avait fait fortune dans la bière – deux défauts rédhibitoires pour qui ambitionne d'être accepté par l'élite de la haute société new-yorkaise –, mais Violet s'en moquait. Teddy était bon, prévenant et il l'encourageait dans son projet d'écriture. Après qu'ils eurent passé deux étés ensemble à Newport, il lui avait demandé sa main et elle avait dit oui. Pas question qu'elle renonce à lui sous prétexte que sa famille voulait qu'elle épouse un aristocrate.

Mais tout était arrangé, à présent. Elle écrirait à Teddy pour le lui expliquer. Elle aurait même dû lui avoir déjà écrit, sauf que, étonnamment, elle n'en avait pas ressenti l'urgence plus tôt. Peut-être parce qu'elle avait été tellement soulagée de savoir Augusta heureuse.

Elle mit la lettre de côté, but une gorgée de thé et réfléchit de nouveau à son personnage de lord Lucifer. Celui-ci pourrait peut-être tenter de séduire la jeune héritière américaine venue à Londres pour la saison. Et la jeune Américaine ne serait peut-être pas aussi vertueuse qu'elle devrait l'être... Violet sentit ses joues s'échauffer quand elle imagina lord Lucifer lui déroband un baiser dans un coin, au cours d'un bal.

— Ah, tu es là, ma chérie ! dit sa mère en entrant dans la pièce d'un pas pressé.

Violet sursauta et faillit renverser son thé sur ses papiers dans sa hâte à les écarter.

— Bonjour, mère.

— Que fais-tu de beau ?

Sa mère arqua un sourcil épilé alors qu'elle s'asseyait en face de Violet. Celle-ci savait qu'elle faisait allusion aux feuilletts qu'elle venait de retourner, aussi ramassa-t-elle l'enveloppe pour détourner son attention.

— Je viens de recevoir une lettre de New York !

— De qui ? s'enquit sa mère en se servant une tasse de thé. J'ignorais que le courrier était arrivé.

Violet sentit sa bouche s'assécher. Ses parents n'approuvaient pas Teddy et elle n'avait jamais été très douée pour mentir. Elle s'en était rendu compte la fois où elle s'était éclipsée d'une petite fête estivale pour aller se promener avec Teddy sur la plage. Ils avaient fait bien plus que se promener. À son retour, sa mère avait remarqué le sable sur sa robe et ses souliers ; un mensonge en avait amené un autre et tous les invités s'étaient bientôt lancés à la recherche de son épingle à cheveux ornée d'une pierre précieuse, prétendument volée par une mouette.

Violet pouvait cependant difficilement reconnaître qu'elle avait écrit à Teddy dans un accès de désespoir.

— D'Amelia, répondit-elle.

D'autres mots menacèrent de franchir ses lèvres telles des billes s'en allant rouler sur le sol, aussi se mordit-elle la langue pour les retenir.

Après avoir jeté un nouveau coup d'œil à l'enveloppe, sa mère parut accepter l'explication. De toute façon, sans ses lunettes de lecture, elle n'aurait pas pu la lire.

— Tu la salueras de ma part quand tu lui répondras.

— Bien sûr.

Réprimant un soupir de soulagement, Violet glissa l'enveloppe parmi ses feuillets et rassembla le tout.

— Je suis désolée, mais je m'apprêtais à partir.

— Déjà ? Je viens à peine de m'asseoir.

— Papa m'a demandé de transcrire certaines lettres – vous connaissez ses pattes de mouche.

— Son écriture est illisible, confirma sa mère. Maintenant qu'Augusta a pris la fuite, il faut bien que quelqu'un s'en charge.

Si ses parents n'avaient pas apprécié qu'Augusta retourne à New York avec leur frère Maxwell, savoir que le duc l'avait rejointe sur le bateau les avait apaisés. Augusta était le bras droit de son père à Londres, et maintenant qu'elle était partie, Violet avait été chargée de transcrire la correspondance. Elle ne s'en plaignait pas, car cela lui permettait de passer du temps avec son père et de découvrir le monde dans lequel il vivait d'ordinaire en compagnie de son frère et de sa sœur. Contrairement à eux, Violet n'avait pas les

Aciéries Crenshaw dans le sang, mais elle aimait se rendre utile.

— Bien, je te verrai donc un peu plus tard. Ne travaille pas trop dur. Souviens-toi que nous avons un bal, ce soir. Lord Ware a accepté d'être ton cavalier.

— Lord Ware ?

Blafard, ennuyeux, souvent incapable de détacher les yeux de son décolleté, Violet ne l'appréciait pas particulièrement.

— Mmm, répondit sa mère tout en buvant son thé. Sois gentille avec lui, ma chérie. Le pauvre est tout seul à Londres, sans parents ni proches, d'après ce que j'ai compris.

— D'accord, soupira Violet.

Il lui faudrait endurer de nouveau la compagnie de gens assommants. Cela étant, elle ne devait pas se plaindre, car ces expériences alimentaient ses romans. Le premier, qu'elle avait fini d'écrire, mettait en scène des personnalités de la haute société new-yorkaise, et ce changement de décor était donc bienvenu.

Serrant ses feuillets contre sa poitrine, Violet regagna sa chambre. Alors qu'elle déposait le tout sur son petit bureau, l'enveloppe glissa de la liasse. Deux semaines plus tôt, cette lettre aurait compté plus que tout. Désormais, elle n'était plus qu'un moyen agréable de passer les quelques minutes à venir. Elle s'assit, se tourna vers la fenêtre et ouvrit la lettre.

Chère Violet,

Vos mots m'ont tellement bouleversé que je préfère vous répondre par une lettre manuscrite. La dernière fois que mes lèvres ont touché les vôtres,

ma chérie, je n'aurais pas imaginé que c'était peut-être pour la dernière fois. Vous êtes le soleil, la lune et les étoiles de mon ciel. Sans vous, le monde est devenu gris.

Mon amour pour vous durera éternellement, incessant dans sa férocité silencieuse, mais je connais mes limites. Je ne peux pas rivaliser avec un aristocrate britannique. Juste Ciel, un duc anglais et vous, une duchesse ! Violet, ma belle, ma brillante amie, malgré tout mon chagrin, je vous libère de notre puéril serment de mariage. C'était folie de ma part de croire que je pourrais retenir votre main plus d'un instant.

Embrassez donc le brillant destin qui s'annonce, mais sachez que je pleure amèrement sur mon sort. Je n'ai songé à rien d'autre qu'à vous serrer de nouveau dans mes bras depuis votre départ, mais il semble que ce désir ne sera jamais assouvi. J'endosse pourtant joyeusement ce fardeau, car il garantit votre bonheur.

Adressez, je vous prie, mes plus sincères salutations à vos parents et remerciez votre père. Il en connaîtra la raison.

*Je reste éternellement vôtre,
Teddy*

Un « puéril serment de mariage » ? *Puéril !* Sa demande en mariage remontait à l'été dernier. Elle n'était plus une enfant et il était sur le point d'intégrer une école de droit. À l'entendre, pourtant, il s'agissait là de la promesse idiote de deux adolescents.

Elle relut la lettre, convaincue de s'être méprise. Mais non. Il rejetait son appel à l'aide et l'encourageait même à accepter d'en épouser un autre.

Un inconnu ! Quel mufle ! Lui avait-elle seulement manqué ? Lui avait-il déjà trouvé une remplaçante ?

Sa déclaration d'amour et sa demande en mariage lui avaient semblé si sincères. Il ne lui avait pas demandé sa main de façon officielle. Il n'y avait pas eu de bague et il n'avait pas demandé la permission de son père, mais pour elle, cela n'en avait pas moins été réel. La scène avait eu lieu sur la plage, ils étaient assis sur une branche de bois flotté et d'une voix douce, il avait mis son cœur à nu.

Je vous aime, Violet. Quand je songe à mon avenir, je ne vois que vous. Promettez-vous de m'épouser ?

Elle relut la lettre. Elle avait du mal à se dire qu'elle avait été écrite par le même homme. Plus elle la relisait et plus ses phrases ampoulées lui semblaient mensongères. Comment avait-elle pu ne pas remarquer à quel point son style était épouvantable ? Elle se concentra sur sa formule de conclusion. *Et remerciez votre père.*

Le remercier de quoi ? Elle aurait bien aimé le savoir. Se pouvait-il que son père l'ait approché ? L'affection de Teddy avait-elle été aussi facile à acheter ? Il n'avait pas besoin d'argent, quelle faveur son père avait-il pu lui promettre ? Ses parents étaient si désireux de s'unir à Rothschild qu'ils étaient peut-être allés jusque-là. Elle ne voulait pas le croire, mais maintenant qu'elle était plantée, la graine commençait à germer.

S'il n'était bien sûr plus question d'accepter la demande de Teddy, même s'il la suppliait à genoux de l'épouser, elle voulait savoir si ses parents s'en étaient mêlés. Se retenant de jeter la lettre dans la

cheminée, elle la replia et la rangea dans le tiroir de son bureau. Elle était trop en colère pour être triste.

Était-elle seulement triste ? Elle aurait dû être anéantie. Même s'il était vrai que Teddy ne lui avait pas beaucoup manqué depuis qu'elle était à Londres. Elle s'était dit que c'était parce qu'elle ne le voyait de toute façon jamais beaucoup en dehors des vacances d'été. Mais était-ce la seule raison ? Son affection, somme toute bien tiède pour Teddy, n'avait peut-être été qu'un leurre destiné à contrarier ses parents pendant qu'elle continuait à écrire ?

Cette interprétation ne lui parut pas entièrement fautive – même si elle n'appréciait guère ce que cela disait d'elle.

Quelques minutes plus tard, Violet plaqua un sourire sur ses lèvres avant de frapper à la porte du bureau de son père.

— Entrez, répondit-il.

— Bonjour.

Elle referma la porte et s'avança jusqu'à la chaise en bois de rose où Augusta s'asseyait d'ordinaire, au bout du bureau de son père.

Il leva les yeux, ses lunettes de lecture perchées au bout du nez.

— Oui, merci, ma chérie. J'ai quelques lettres à expédier. Tu sais que je n'ai pas la patience de les écrire.

« Ni le talent », ajouta-t-elle silencieusement.

— Bien sûr, papa, répondit-elle en rapprochant la feuille et la plume qu'il lui avait préparées. Au fait, je viens de recevoir une lettre de Teddy !

— Teddy ? marmonna-t-il sans quitter des yeux les papiers étalés devant lui.

Violet fixa les yeux sur les cheveux gris ondulés et se demanda si sa colère pourrait suffire à l'enflammer.

— Theodore Sutherland, de la famille des Sutherland de Saint-Louis, précisa-t-elle d'un ton léger. Nous l'avons connu à Newport.

— Sutherland... Sutherland, répéta-t-il comme si le nom ne lui disait rien. Ah ! s'exclama-t-il en s'emparant de la feuille qu'il cherchait. Voici le brouillon de la lettre que j'ai rédigée ce matin, ajouta-t-il en la déposant devant elle.

Des pattes de mouche, traversées çà et là de lignes obliques d'allure menaçante. Augusta lui avait enseigné le secret pour déchiffrer son écriture.

— Il faudra qu'elle parte au courrier de demain, en même temps que celles que je vais te dicter.

Violet rapprocha la lettre d'elle.

— À propos de Teddy, il vous adresse ses remerciements.

Son père la regarda enfin, l'air perplexe. Se pouvait-il vraiment qu'il ait oublié qu'il avait payé un garçon pour qu'il renie sa demande en mariage ou était-il simplement très bon comédien ?

Elle sourit.

— Il vous adresse, à vous et à mère, ses salutations et me demande de vous remercier.

La brume dans son regard se dissipa à l'instant précis où il se rappela qui était Teddy.

— Ah oui, Sutherland !

Elle eut la satisfaction de voir rosir ses pommes. Il avait au moins la bonne grâce d'être un peu honteux de ce qu'il avait fait.

— De quoi vous remercie-t-il, papa ? demandait-elle tout en baissant les yeux sur la feuille de papier comme si elle attachait peu d'importance à sa réponse.

— Oh... euh... de rien.

— Il semblait pourtant y tenir. Ne soyez pas si modeste.

— J'ai écrit une lettre de recommandation qui lui sera utile dans le cadre de ses études de droit.

Violet sentit un poids s'abattre sur elle. Ne valait-elle donc pas plus cher que cela ? Il y avait forcément autre chose.

— C'est tout ? À le lire, cela semblait plus conséquent qu'un simple coup de pouce.

Son père haussa une épaule, puis détourna les yeux, visiblement mal à l'aise.

— Je lui ai aussi alloué une petite somme.

— Petite ? De quel ordre, exactement ?

Nouveau haussement d'épaule.

— Papa ?

Sa voix s'était départie de sa feinte amabilité et frisait à présent la mise en garde.

— Ses parents lui avaient coupé les vivres à cause de ses mauvaises notes. Il en était presque réduit à la misère. Tu n'as pas à t'inquiéter, ma chérie, la somme que je lui ai versée ne nous manquera pas et tu achèveras ta saison avec panache.

Ce fut sans doute cette dernière remarque qui la fit sortir de ses gonds. Ses parents faisaient toujours comme si leurs idées étaient aussi les siennes. Ce n'était pas elle qui voulait accepter toutes les invitations. C'était sa mère. Ce n'était pas elle qui insistait pour porter une nouvelle robe à chaque nouvel événement. C'était aussi sa mère.